F. Alexis et sa dernière page est un cri de douloureuse angoisse.

Le P. Lecorre, reparti en 1875 pour les missions du Nord, avec un détachement du personnel de Mgr Faraud, a envoyé de la Providence, où il achève en ce moment son noviciat, la relation suivante de son voyage. La lettre est du 25 novembre 1875 :

Nous sommes partis du Havre, comme vous le savez, mon très-révérend Père, le 8 mai, à dix heures du matin. Nous étions sept, trois ecclésiastiques et quatre jeunes laïques, tous Bretons. Inutile, je pense, de m'arrêter à des détails de traversée qui ne varient guère, et de raconter des incidents de voyage toujours les mêmes. Nous n'avons pu faire aucun office religieux en public : les dispositions du capitaine ne s'y prêtaient pas. Aux premières se trouvait le Supérieur général des Pères de la Miséricorde, qui nous faisait l'honneur de venir souvent nous tenir compagnie sur le pont ; il nous invita gracieusement à descendre, à New-York, dans une des maisons de son ordre que je connaissais pour y avoir reçu l'hospitalité en me rendant en France. Nous avions, en outre, pour compagnons aux secondes deux Pères et un Frère convers, jésuites, qui se rendaient, les deux premiers, à l'Orégon ; le troisième, à San-Francisco, pour y exercer son talent de peintre dans la nouvelle et splendide église de la compagnie. Ces trois jésuites étaient Italiens.

Arrivés à New-York, le 18 mai au soir, mais débarqués seulement le lendemain matin, nous nous dirigeâmes à pied vers l'établissement Saint-Vincent de Paul, dirigé par les Pères de la Miséricorde, à une heure de marche

environ du débarcadère. Après avoir offert le saint sacrifice et donné la communion à tous nos compagnons, je me hâtai de faire les quelques commissions et préparatifs nécessaires, afin de pouvoir prendre le train de Saint-Paul dès le soir même. Mais, par suite d'un malentendu, nous ne pûmes partir que le lendemain, à neuf heures du matin. Tous nos bagages nous suivaient dans le train, à destination directe de Saint-Paul.

Pour ménager nos fonds, nous crûmes devoir nous priver d'aller à l'hôtel, dans les différentes stations des repas, et de prendre même à tour de rôle les *sleeping-cars ;* de sorte que le manque de vivres solides et la privation presque totale de sommeil durant cette partie du voyage en chemin de fer, qui dura cinq jours continus, nous fatiguèrent au point que nous tombions de faiblesse et d'étourdissement en arrivant à Moor-Head, limite de la ligne. Quand je dis : cinq jours continus, je me trompe un peu. Nous fîmes deux arrêts, dont l'un occasionné par un incident qui eût pu amener des conséquences graves : la disparition, durant la nuit, entre deux stations avoisinant la chute du Niagara, de l'un des jeunes gens de notre suite. On changea de train d'une façon assez précipitée. Endormi profondément et séparé de nous, il ne s'en aperçut pas, et tandis que nous roulions sur le pont suspendu de la chute, il était emporté, seul, à son insu, vers Buffalo. Nous nous en aperçûmes promptement, mais déjà trop tard, et nous ne pûmes nous arrêter qu'à quelques milles de là. Après des indications précises, je laissai mes compagnons à la station et pris le train de Buffalo, où je retrouvai la brebis égarée, confuse et repentante : sans billet, sans argent, sans notion de la langue anglaise, le pauvre jeune homme en était réduit, comme il me l'avoua, à prier mentalement la sainte Vierge de le tirer de ce sérieux embarras.

Le deuxième arrêt eut lieu, un dimanche, à Saint-Paul, où nous arrivâmes à huit heures du matin et d'où nous ne repartîmes que vers sept heures du soir. La loi des États exige cet arrêt par respect pour le jour du Seigneur. Je ne connaissais à Saint-Paul qu'une église française-canadienne pour m'y être arrêté en 1870 avec Mgr Clut. C'était un prêtre canadien qui la desservait alors, et comme il s'était montré on ne peut plus hospitalier à notre égard, je me dirigeai de ce côté avec mes six compagnons. L'église et la maison adjacente étaient bien les mêmes que j'avais vues il y a cinq ans; mais quelle ne fut pas ma surprise d'y être accueilli par nos bons Pères! J'eus le bonheur, avec M. Le Doussal, d'y célébrer la sainte messe. Nous assistâmes, de la sacristie, à la grand'messe et aux vêpres, ainsi qu'au sermon d'ouverture du jubilé, prêché par le R. P. Provincial du Canada.

Nous ne pensions rejoindre S. Gr. Mgr Faraud qu'à Saint-Boniface. Quelle ne fut pas notre joie de revoir, en débarquant du train à Moor-Head, le R. P. Husson, qui nous dit que Sa Grandeur était là, attendant le départ du steamboat depuis près de huit jours. Et nous, nous avions la chance d'arriver fort à temps pour repartir en bateau à vapeur. Moins d'une heure après, en effet, nous étions tous réunis autour de Sa Grandeur à bord de *l'International*, qui nous emmenait à Saint-Boniface, à travers les méandres de la petite rivière Rouge.

Le 27 mai, jour de la Fête-Dieu, dix-neuf jours après notre départ de Paris, nous avions le bonheur d'être bénis par notre Archevêque et d'être accueillis dans sa demeure avec cette cordiale et touchante hospitalité que tous ceux qui l'approchent savent lui reconnaître. Nous séjournâmes jusqu'au lundi suivant, 31 mai, et nous pûmes ainsi jouir de la fin des exercices du mois de Marie

et de la solennité de la Fête-Dieu, présidée par Sa Grâce elle-même.

Le lundi matin, nous nous remîmes en route pour le trajet des prairies, avec cinq charrettes chargées de bagages et un char-à-banc à l'usage des Sœurs qui nous accompagnaient. Notre caravane, cette fois, ne se composait que de M. Le Doussal et moi, de deux Sœurs grises avec une novice, destinées à la nouvelle école de la Nativité; du jeune Ollivier Carroux, mon compatriote, et de deux métis, guides du voyage jusqu'au fort Carlton. Mgr Faraud et nos autres compagnons ne devaient se rendre au lac la Biche que trois ou quatre semaines plus tard.

Le trajet par la prairie vous est connu, mon très-révérend Père, dans ses moindres détails; car c'est le chemin battu de vos Missionnaires, qui vous ont fait, plus d'une fois, des relations fidèles et circonstanciées de cet itinéraire. Ce serait donc abuser de votre temps que d'y revenir. Nous avons eu à lutter contre un froid violent, une tempête de neige qui nous a assaillis à deux jours de Saint-Boniface, et le reste du temps contre des chaleurs torrides, des orages presque journaliers et des nuées de moustiques. La culture, malgré le fléau des sauterelles qui continue à désoler ces plaines, s'avance de plus en plus dans l'intérieur de la prairie, et la voie, marquée en 1870 rien que par les trois sillons du pied des animaux et des roues, est bornée aujourd'hui, l'espace de sept à huit jours de marche, par des clôtures en bois, enfermant les propriétés particulières. En fait d'animaux, nous n'avions que des chevaux à nos charrettes et nous allions assez vite ; chacun de nous était chargé de diriger son véhicule. En vingt-deux jours, nous atteignions la Fourche des Gros-Ventres, où se trouve située la nouvelle mission des PP. André et Fourmont. Ce dernier sui-

vait alors les *hivernants* à la chasse du buffalo ; le P. ANDRÉ seul vint à notre rencontre et nous tint compagnie, les trente heures que nous dûmes stationner sur les bords de la Siskatchewan, attendant notre tour pour passer à la rive opposée sur l'unique radeau de passage. Soixante et quelques charrettes chargées, soit de fils télégraphiques, soit de provisions pour le personnel destiné à les poser, venaient d'arriver juste avant nous. Pour ce qui est de cette entreprise de télégraphe et de la direction qu'on doit lui faire suivre, Mgr FARAUD vous mettra mieux que moi au courant. C'est encore si loin de notre pays du Nord que l'intérêt ne s'en fera jamais sentir beaucoup dans nos forêts vierges et nos déserts.

De la Fourche des Gros-Ventres au fort Carlton il n'y a qu'un pas, c'est-à-dire une journée de charrette. Je pris les devants sur la caravane dans la voiture du P. ANDRÉ, afin de pouvoir arranger tout pour un prompt départ de ce fort. M. Clark, chef du poste, me dit que nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions rejoindre les berges du lac Vert, et que nous devions subir la dépense de neuf charrettes, au lieu de cinq, afin d'avoir des charges plus légères et de marcher plus vite. Le P. ANDRÉ combattit cet avis, assurant que nous aurions encore du temps à attendre ; nous crûmes devoir nous ranger à son expérience et ne prendre que sept charrettes en tout, dont l'une devait être réservée aux Sœurs.

Mais peu s'en fallut que nous n'eussions à regretter de n'avoir pas écouté M. Clark ; car nous arrivâmes en retard d'un jour sur les berges ; et si M. Mac-Murray, véritable ami de nos missions et bourgeois du district de l'Ile à la Crosse, n'avait enfin consenti à mettre à notre disposition une petite berge vide, avec charge de trouver des gens pour l'équiper, nous eussions été dans le plus grand embarras. Après bien des difficultés, je parvins à

engager trois hommes, un pour le gouvernail et deux pour ramer; mon jeune Breton et moi faisions troisième rameur à tour de rôle. Nous quittâmes donc le lac Vert pour l'île à la Crosse. Le trajet du fort Carlton au lac Vert fut de six jours; celui du lac Vert à la mission de l'île à la Crosse fut de trois jours; une petite rivière, appelée *rivière au Castor*, unit les deux lacs. Nous dûmes ramer tout le temps, car la brise ne vint nous aider qu'en débouchant dans le lac la Crosse même, à environ 2 milles de la mission.

C'était la première fois que j'avais le plaisir de parcourir une partie du diocèse de Mgr Grandin et de m'arrêter, en passant, à la belle mission de l'île à la Crosse.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec les Pères et Frères de la mission, qui sont loin d'être assez nombreux, encore moins, hélas ! assez robustes pour l'importance de cet établissement. Le P. Légeard pouvait alors se traîner un peu, appuyé sur son bâton. L'eau du lac ronge et envahit peu à peu la plate-forme des bâtiments de la mission; il est fort à craindre qu'elle n'ait le dessus avant longtemps.

Trois semaines s'écoulèrent avant que nous pussions continuer notre voyage : les berges du portage la Loche passèrent très-tard, et nous dûmes en attendant rester à charge à cette pauvre mission, qui n'avait tout juste de vivres, c'est-à-dire de poisson, qu'au jour le jour. Les Sœurs qui nous accompagnaient furent heureuses de trouver un pied-à-terre et de passer quelques jours de repos chez leurs bonnes Sœurs de la mission.

Nous voici de nouveau dans les berges, à travers une chaîne de beaux lacs aux rives rocailleuses et bordées de peupliers et de trembles. Au large, les houles ressemblent un peu à celles de la mer et opèrent le même effet sur quelques-uns d'entre nous. Nous quittons ces lacs pour

entrer dans la petite rivière la Loche, qui n'est qu'une succession de rapides et de circuits, ce qui nous oblige, nous les désœuvrés, à marcher, de temps à autre, à travers bois, tandis que les rameurs crient et luttent de toutes leurs forces contre un courant des plus violents. Quelques canots montagnais nous suivent : hommes et femmes sont fidèles à se réunir autour de moi, le soir, au campement, pour réciter les prières et chanter un cantique. Quelques réunions de ce genre, de temps à autre, la célébration de la messe le dimanche, et l'office du soir pour les catholiques des berges, voilà tout ce qu'on peut faire, en fait de pratiques extérieures de religion, dans ce mode de voyage par eau ; il y avait à peu près autant de protestants que de catholiques dans notre berge, mais dans les quatre autres berges qui nous accompagnaient pas un seul catholique.

La rivière la Loche sort d'un assez grand lac de ce nom, au fond duquel on aperçoit la hauteur de terre qui sépare les deux districts de l'île à la Crosse et d'Athabaskaw, le diocèse de Saint-Albert de l'Athabaskaw-Mackenzie. Le sixième jour de traversée, vers midi, nous établîmes nos tentes en deçà du portage et eûmes le plaisir d'y rencontrer le P. Legoff, de l'île à la Crosse, et la Sœur Gautier, revenant de la Providence pour raison de santé. Mais dès le lendemain matin, après la messe dite de très-bonne heure, Père et Sœur repartirent par les berges qui nous avaient amenés, et nous restâmes à lutter contre les difficultés qu'on nous suscitait pour notre passage et nos transports par les berges des brigades d'Athabaskaw et du Mackenzie, mouillées à l'autre bord.

Après bien des pourparlers, nous dûmes nous résigner à laisser là plus de la moitié de nos caisses, avec promesse de nous les faire parvenir, s'il était possible, par

la dernière brigade, promesse qui n'a pas eu son exécution. Il fallut nous séparer des Sœurs, qui devaient avoir un passage sur les berges partant du portage, et prendre les devants dans un grand canot d'écorce, dirigé par un Montagnais engagé jusqu'à Athabaskaw.

Le maniement de la pagaie fatigua beaucoup M. Le Doussal et le jeune Carroux; mais ce qui nous éprouva davantage, ce fut le transport à dos de la charge du canot et du canot lui-même, dans les cinq portages ou rapides de la petite rivière Athabaskaw. Nous avions rempli notre canot, autant que faire se pouvait, sans trop de danger: les rebords n'en étaient guère à plus de 2 pouces au-dessus du courant. Nous nous arrêtâmes deux heures au fort Mac-Murray, pour faire un baptême et demander des nouvelles du Frère ALEXIS, dont nous avions appris l'entreprise, hélas! jugée téméraire par tous ceux qui nous en parlèrent: on ne savait rien encore à son sujet. Déjà il se formait des craintes sérieuses sur l'issue de son voyage; mais qu'on était loin de prévoir l'affreux dénouement qui doit en ce moment, mon très-révérend Père, vous déchirer le cœur!

Pour gagner du temps, nous ramions assez avant dans la nuit, et le quatrième soir nous amarrâmes notre canot à deux longs bois de greve, et nous dormîmes toute la nuit, aussi tranquilles dans notre faible embarcation que si nous eussions reposé dans l'intérieur d'un grand paquebot sur le calme de l'Océan.

Nous arrivâmes, le cinquième jour, harassés de fatigue, mais le cœur débordant de joie, à Athabaskaw, mes compagnons vers neuf heures du soir, et moi-même, qui m'étais séparé d'eux dès le matin, croyant les devancer par une voie en apparence plus courte, moi-même, dis-je, vers onze heures, le même soir. Mon cœur battit bien fort en entendant d'assez loin l'appel chaleureux de

Mgr Clut, que j'ai appris à aimer comme un père et qui mérite si bien ce titre à mon égard pour m'avoir sauvé la vie dans le voyage de l'Amérique russe. Quel bonheur et quelle joie n'éprouve-t-on pas, mon très-révérend Père, de se retrouver, après une séparation qui semble bien longue, et dans des pays si déserts, où l'on ne rencontre de véritables frères et amis que de loin en loin ! *Quam bonum et quam jucundum!* C'est surtout dans nos missions que cette sainte maxime a sa plus douce réalisation.

Mgr Clut, le P. Laity, le P. Pascal, la Mère Lapointe, toute la famille des souvenirs était là ; souvenirs de collége, de début dans les missions, de traversée de France en Amérique, de fatigue et d'angoisses du long voyage d'Alaska. Tout était là ! En plein pays de connaissance ! Oh ! que j'allai bien vite remercier le divin Maître de la grâce insigne qu'il nous avait accordée d'arriver à si bon port !

Le lendemain était un dimanche. M. Le Doussal chanta la grand'messe dans sa nouvelle paroisse. Car, lui, il était au terme du voyage pour cette année. La direction des Sœurs et l'étude du cris, voilà ce qui doit l'occuper principalement jusqu'à l'époque de son noviciat.

Les Sœurs que nous avions laissées au portage n'arrivèrent que le jeudi suivant, au soir, et je pris leur place, avec mon jeune Breton, dans les berges, qui repartirent le lendemain pour le lac des Esclaves et la Providence. Monseigneur devait nous suivre, dans la prochaine brigade, avec la Mère Lapointe, qui laissait la nouvelle et florissante école ou pensionnat des Saints-Anges aux soins de la Sœur Saint-Michel, l'une des Sœurs de la Providence.

Nous ne nous arrêtâmes guère qu'une heure chez le P. Gascon, en passant au lac des Esclaves ; le temps de

dire la sainte messe et de remettre aux PP. GASCON et DUCOT, ainsi qu'au F. SHEERS, les lettres qui leur étaient adressées. Deux jours de là nous menèrent à la Providence. Mgr CLUT et la Mère Lapointe ne nous y rejoignirent qu'une huitaine de jours après. Le P. DE KÉRANGUÉ nous quitta à l'arrivée de Sa Grandeur, pour aller prendre la direction de la mission Saint-Raphaël, au fort des Liards, et le P. DUCOT me remplacera, pour cette année, à Good-Hope, où j'espère retourner après mes vœux.

Voila, mon très-révérend Père, un résumé bien aride et bien succinct : le bon Dieu a béni mon voyage ; car, outre que sa Providence a veillé sur nous, sa miséricorde m'attendait au terme de la route, pour me fixer, je l'espère, dans une vocation qui me semblait, jusqu'ici, incertaine. Je lui demande maintenant de me donner les grâces nécessaires pour remplir dignement la carriere si glorieuse qu'il daigne m'ouvrir, et pour honorer de mon mieux le nom si doux et si plein d'espoir d'Oblat de Marie ! J'aspire a devenir, mon très-révérend Père, un de vos enfants : à ce titre, j'ose réclamer un souvenir dans vos bonnes prières ; je n'ose pas demander, mais je serais heureux de recevoir aussi quelques mots de votre main paternelle.

Je termine là, mon très-révérend Père, sans vous donner des détails sur la Providence ; tous et chacun doivent vous communiquer ces détails, suivant sa sphère d'occupations.

Daignez prier pour moi et me bénir.

Je vous suis tout dévoué humblement et respectueusement en Jésus et Marie.

LECORRE,
NOVICE O. M. I